

Vignettes - Littérature Retour vers 1959

David Bélanger

Numéro 326, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (2020). Compte rendu de [Vignettes - Littérature : retour vers 1959]. *Liberté*, (326), 74–74.

Geneviève de Francheville, *La sacrifiée*

Dans son « roman pour adolescentes », Geneviève de Francheville nous raconte les contraintes d'une « jolie dactylo » de vingt-deux ans. Moïsette est la « sacrifiée » du titre, et si elle trouve en Marc, son collègue, un prétendant distingué, elle doit de son côté dissimuler sa condition misérable. En tant qu'aînée, Moïsette soutient financièrement la famille, sous l'emprise d'un père alcoolique et violent : « Dès qu'un prétendant, désireux de fonder un foyer, saura que Moïsette est fille d'un ivrogne, il craindra l'héritage pour ses futurs enfants. » Outre cette hérédité zolienne, leur union est empêchée par Monsieur Robert, le patron des touretaux. Ce bon père de famille a dans l'œil la « jolie dactylo » et tente d'en faire sa « secrétaire privée » ; il va jusqu'à ouvrir son jeu : « Vous me plaisez, mademoiselle. Vous êtes distinguée, intelligente et jolie. Je ne doute pas que vous puissiez être gentille pour moi à l'occasion. » Enfin, l'aristocrate mère de Marc réprouve la fréquentation de son fils, et ce dernier rempart s'avèrera infranchissable. Voilà sans doute ce qui étonne dans ce récit pour adolescentes. Sans *happy end*, nous mitraillant de monologues intérieurs comme autant de saillies moralisatrices, le roman présente une fin fataliste, déjà contenue dans le titre. Sacrifiée, Moïsette l'est de sa naissance au dénouement : elle laisse Marc entrer en relation avec sa nouvelle secrétaire pulpeuse, son père est interné, sa mère se ratatine, sa sœur meurt de tuberculose en raison de l'alcoolisme paternel (!), et elle devient la secrétaire privée de Monsieur Robert, afin d'obtenir une augmentation de salaire – le roman se garde de nous parler des gentilles d'occasion. « Elle n'existera désormais que pour autrui », l'idéalise-t-on à la fin. Et Marc continuera de gravir les échelons avec ambition et témérité. Tout va bien quand tout le monde est à sa place.

— David Bélanger

Pierre Gélinas, *Les vivants, les morts et les autres*

Les vivants, les morts et les autres évite, écrit André Belleau dans sa recension de ce roman, de « faire son intéressant », écueil affligeant le milieu intellectuel québécois, selon l'essayiste : « Tant de nos petits intellectuels ont rêvé, au secret d'eux-mêmes, d'une aventure pareille [à celle du héros du roman] ; et depuis, ils parlent, ils parlent... ils ne font que parler, s'interrompant parfois pour produire une plaquette. » La lecture de Belleau soulève un trait marquant de ce roman mal accroché à notre mémoire littéraire : il y a une véritable démarche active dans l'œuvre de Pierre Gélinas, un fourmillement qui permet de mieux saisir la Révolution tranquille. Le récit de Maurice Tremblay, jeune homme issu d'une famille bourgeoise, mais inspiré par

le combat syndicaliste jusqu'à devenir candidat communiste, nous parle de la conscience des opprimés peinant à s'organiser, des désillusions que doivent essayer ceux qui se sacrifient pour une révolution bien hypothétique. Si *La bagarre* (1958) de Gérard Bessette racontait un destin semblable, le roman de Gélinas permet de ressentir l'effusion de cet engagement, et en effet le récit offre une réelle représentation de la multitude, de la vie sous les idées. Belleau écrivait que 1958 marquait le début d'une représentation « en contexte » de notre réalité ; c'est-à-dire qu'on quittait l'idéal pour se mettre à figurer les institutions, les conditions socio-économiques, etc. Gélinas en offre de fort convaincantes démonstrations, comme lorsqu'il parle de ces « théoriciens du nationalisme » canadien-français qui, déjà, répondaient à l'appel du Parti libéral du Canada leur ouvrant « tout grand la porte de Radio-Canada ; les salaires intéressants qu'ils moissonneraient bientôt à la télévision finiraient de dissiper les maigres vapeurs du vieux rêve laurentien ». Ça, c'est du contexte. — DB

Marie-Claire Blais, *La belle bête*

« On l'aime ou on l'exècre ; il ne laisse pas indifférent » : Marjorie S. Gauvreau décrit ainsi, dans *Liberté* en 1959, *La belle bête*, premier roman de Marie-Claire Blais. Ce lieu commun comique colle au livre-événement de Blais, que la critique nous décrit comme une « aventure » marketing : on en vendra la jeunesse (de l'autrice, dix-neuf ans seulement) et la fulgurance (écrit en quinze jours, prétend-on). Bien sûr, il ne nous reste rien de cette « publicité tapageuse » : on ne lit aujourd'hui dans *La belle bête* que « le plus miraculeux des commencements » d'une écrivaine, suivant les mots de Gilles Marcotte, une histoire plutôt fantaisiste de tragédie morbide. Tout y est singulièrement détaché du réel : Louise, la mère, est riche et veuve, ce qui nous dispense de parler des difficultés prosaïques de la terre – Blais rattrapera le sujet dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965), jusqu'à la satire. De même, le personnage de Louise se résume à sa passion incestueuse pour son fils ; Isabelle-Marie, à sa laideur et à sa jalousie chagrine ; Patrice, à sa beauté attardée, ce qui confine le récit à une sorte de fable. Mais c'est précisément dans cette fable que l'on trouve le plus d'intérêt. On découvre dans *La belle bête* un motif fascinant, au cœur d'un récit paru quelques années plus tôt dans *Le torrent* (1950) d'Anne Hébert. Comme le protagoniste d'Hébert se débarrasse de sa mère en laissant un cheval fougueux lui galoper sur le corps, Patrice, le bête, envoie un cheval terrasser son beau-père dans un accès de jalousie. Patrice, comme le protagoniste d'Hébert, se suicide dans le torrent, en narcisse désespéré. Dépossédés du monde, les protagonistes de Blais redisent après Hébert l'étouffement d'une société qui meurt de son repli. — DB